

Douglas Kennedy philosophe

Interview. L'écrivain américain livre avec «*Toutes ces grandes questions sans réponse*» une réflexion personnelle sur la vie à la fois émouvante et de haute tenue philosophique.

PROPOS RECUEILLIS PAR
ISABELLE FALCONNIER

On connaissait le raconteur d'histoires hors pair, passé maître dans l'art d'épingler les destins d'hommes ou de femmes pour qui, soudain, tout bascule et qui,

volontairement ou non, remettent en question leur vie, leur couple, leur vérité. Alors que paraît le troisième volume de son œuvre romanesque complète chez Omnibus, c'est un Douglas Kennedy essayiste et philosophe que son nouveau livre, intitulé sans ambages *Toutes ces grandes questions*

sans réponse, nous fait découvrir. Et très personnel: c'est à la manière d'un Montaigne qui livra avec ses *Essais* de véritables mémoires psychologiques que Douglas Kennedy pose sur la table ses amours, sa séparation après vingt-cinq ans de mariage, sa vie familiale marquée par la maladie

de son fils autiste, son enfance new-yorkaise au sein d'un couple hautement dysfonctionnel et mal aimant, sa longue fuite le plus loin possible jusqu'à son retour à New York en 2014, pour mieux partager avec nous les questions existentielles majeures: qu'est-ce que le bonheur?

L'amour? Comment pardonner? Comment apprendre à vivre, à mourir ou à divorcer? Entretien.

Douglas Kennedy philosophe: un nouveau rôle ou vous avez l'impression de l'avoir toujours été?

Je pense que tous mes romans, d'une manière ou d'une autre, sont traversés par de grandes questions philosophiques. Je suis un raconteur d'histoires, mais un raconteur d'histoires qui veut vous faire réfléchir! J'ai une approche fortement existentielle de la vie. ■■■

■ ■ ■ Un écrivain est-il forcément un philosophe? Savoir raconter des histoires sous-entend que l'on réfléchit à la vie de manière théorique?

Je n'approche pas les choses, et surtout pas les livres, d'une manière théorique. La théorie, au contraire, me rend nerveux: hors les vérités empiriques, tout n'est qu'une question d'interprétation. Un écrivain est plusieurs choses à la fois parce qu'il pose sur la table ses propres obsessions et névroses, forcément disparates. L'existence n'a pas de message à transmettre, moi non plus. Si mes romans enseignent quelque chose, ce que je n'essaie personnellement jamais de faire, c'est que la vie est un vrai bordel. C'est ce qui la rend si intéressante.

Pour reprendre le titre de votre nouveau livre: toutes les grandes questions sont sans réponse?

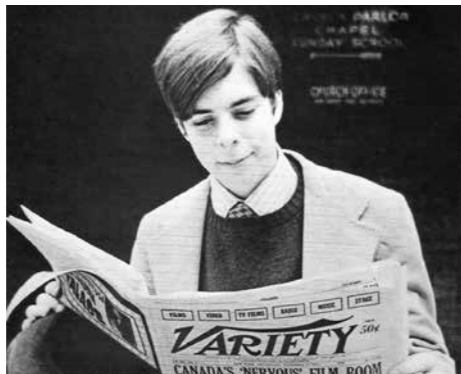
Une grande question amène plusieurs réponses. Comme celle de la place de la foi que je pose dans mon livre, par exemple. Tout est question d'interprétation, voire de choix. La foi est certainement un choix – moi qui ai beaucoup voyagé auprès des évangélistes américains et des islamistes fondamentaux, je suis fasciné par les certitudes des autres. Peut-être parce que, personnellement, je n'ai aucune certitude à propos de quoi que ce soit. Mis à part le fait que Jean-Sébastien Bach est la chose la plus proche du divin dans la vie temporelle et terrestre. Je peux ainsi ne pas croire en Dieu, mais croire en la *Messe en si mineur* de Bach.

De quelle envie est parti ce livre? Celle de partager votre expérience de vie?

J'espère que le livre fonctionne comme un miroir dans lequel le lecteur peut constater que ses propres doutes, dilemmes, crises, sont partagés par nous tous, chacun à sa manière. S'il y a un message qui parcourt ce livre, c'est celui-ci: lorsqu'il s'agit des soucis, peurs, incertitudes qui vous font perdre le sommeil, vous n'êtes pas seuls. Nous luttons tous.

Qu'est-ce que la vie vous a appris que vous ne saviez pas à 20 ans?

Que la vie nous distribue certaines cartes très difficiles à jouer. Que la déception fait partie de l'équation. Que la plus grande déception viendra peut-être de soi-même. Que nous devons d'une manière ou d'une autre maintenir notre curiosité et notre désir pour une vie intéressante malgré ce qui nous tire en arrière.



À 17 ANS, EN 1972 L'auteur, aujourd'hui âgé de 61 ans, évoque une enfance sombre à New York.

Que diriez-vous aujourd'hui au jeune homme de 20 ans que vous étiez?

J'étais intelligent, anxieux, très préoccupé de mon image, très conscient que je devais d'une manière ou d'une autre me libérer de deux parents qui étaient névrotiquement malheureux. J'étais aussi quelqu'un qui, comme aujourd'hui, allait tout le temps au cinéma, au théâtre, au concert ou au club de jazz – et qui aspirait à de la reconnaissance artistique. J'étais aussi beaucoup trop sarcastique, ce qui était surtout la preuve des insécurités que je ressentais alors.

Quelle est la plus grande question entre toutes, et pourquoi: la question de l'amour? La question du bonheur? La question de la mort?

C'est la question suivante: pourquoi la vie est si courte et pourquoi vivons-nous comme si nous étions immortels, à la gâcher avec nos insécurités? En bref: pourquoi la condition humaine est-elle si contradictoire? Et pourquoi, puisque nous mourons tous, passons-nous autant de temps à rendre les choses difficiles, autant pour nous que pour les autres?

Le livre s'ouvre sur une scène fantastique dans le village de Kandersteg, où vous éprouvez un jour d'hiver à la fois le malheur le plus profond puis le bonheur le plus fort. Quel est votre rapport à la Suisse?

J'ai beaucoup voyagé en Suisse. Outre Kandersteg, j'ai skié à Zuoz, dans les Grisons, et suis passé par toutes les villes principales du pays. Un pays intéressant, complexe: européen dans son identité et son apparence, et pourtant qui a une forte mentalité d'outsider, c'est-à-dire le sentiment d'être au-dessus de la masse et rigoureux dans la neutralité. Le monde aime en faire le portrait d'une nation peuplée de gens obsédés

par la propreté vivant dans une banque multinationale. La vérité est beaucoup plus intéressante. Je trouve personnellement la Suisse très romanesque. La société suisse est passionnée et contradictoire.

Vous n'hésitez pas à évoquer dans ce nouveau livre votre vie privée, votre enfance, votre divorce, votre fils Max: vous exposez un peu permet de partager plus de choses avec les lecteurs?

Si je révèle certains aspects de ma vie privée, c'est de manière très maîtrisée. Toujours pour alimenter, expliciter un point de réflexion philosophique, comme Montaigne l'a fait en son temps. Vivre, c'est s'engager dans une vaste lutte, à commencer par une lutte contre soi-même. Parler des difficultés auxquelles je me suis heurté permet d'examiner des vérités largement partagées.

On vous voit souvent boire un verre dans ce livre. Quelle relation entretenez-vous avec l'alcool? Affectueuse? Amoureuse?

J'aime boire. J'aime l'esthétique de l'alcool. J'ai une intéressante collection de whiskeys, armagnacs, calvados et eaux-de-vie dans mon appartement parisien. Je bois rarement avant le soir. Et, bien que je boive du vin quasi tous les jours, je ne joue pas dans la ligue des Fitzgerald, Hemingway, Chandler, Faulkner, Cheever, Richard Yates, Tennessee Williams et tant d'autres écrivains américains qui devaient boire pour supporter la condition infernale et solipsiste de l'auteur. Mais boire est un des véritables plaisirs de la vie. Je ne supporte pas cette vision californienne des choses qui veut que si tu commandes un troisième verre de vin, on te fait comprendre que ta place est dans un programme d'abstinence en douze étapes.

Douglas, êtes-vous un homme heureux?

J'ai une vie exceptionnellement intéressante. Le bonheur? C'est un moment par-ci par-là. Je n'ai sans doute jamais orienté ma vie vers la recherche du bonheur. Mais une vie intéressante est, pour moi, la définition d'une bonne vie.

Vous êtes de retour à New York depuis deux ans, après avoir fui la ville de votre enfance pour l'Irlande, puis Londres, puis le reste du monde. Une réconciliation?

Revenir à New York, une ville assombrie à mes yeux par mon enfance auprès de

parents tourmentés puis par des revers dans l'édition américaine, désormais résolu, a été un événement énorme. Je me souviens de cette nuit de mars 2014 où j'ai dormi pour la première fois dans mon premier appartement new-yorkais. C'était un moment extrêmement émouvant. Après tant d'années d'exil, j'étais enfin de retour à la maison.

Que devez-vous à votre père catholique irlandais et à votre mère juive allemande malgré les difficultés relationnelles? Êtes-vous devenu écrivain malgré eux ou grâce à eux, finalement?

Une mère juive allemande et un père irlandais catholique, c'est de la culpabilité en stéréo! D'ailleurs, c'est un des thèmes centraux de tous mes romans. Arriver à surmonter la culpabilité est un gros travail. Le travail d'une vie. On m'a demandé récemment si j'avais des regrets. J'ai répondu que j'aurais voulu savoir jouer du piano. Peut-être que je vais apprendre le piano, maintenant.

Votre enfance, vos souvenirs marquent-ils à votre avis toute votre œuvre? On le voit dans le troisième volume de vos romans complets, «Les fantômes du passé», qui réunit «La femme du V», «Quitter le monde» et «Cet instant-là», le passé des personnages y est très présent, comme si leurs souvenirs étaient la clé des énigmes de leur présent...

Le passé est présent pour autant que vous continuez à y faire référence et à le laisser agir sur vous. Ce qui est intéressant avec le pardon, auquel je consacre un chapitre entier dans mon livre, c'est que c'est un processus de désintoxication: tenter de minimiser la colère contre ceux qui vous ont blessé, et qui vous ont laissé avec ce sentiment de colère pendant des années. J'ai dû faire cela avec mes parents et mon ex-femme. Le pardon n'est pas un câlin collectif où tout le monde promet que tout ira bien désormais. Vous pouvez très bien avoir décidé de ne plus jamais avoir affaire à ces gens, savoir que vous ne les reverrez jamais, vous leur pardonnez malgré tout. Parce que c'est, hélas, la meilleure option pour votre santé mentale. Croyez-moi, il y a quelque chose d'apaisant, de réparateur à choisir l'indifférence émotionnelle.

Le couple occupe une grande place dans votre réflexion. Vous pointez du doigt ce paradoxe: on n'a jamais

autant divorcé mais on ne s'est jamais autant mis en couple. Le couple, opportunité ou prison?

Après mon divorce, j'étais avec une femme allemande qui, après quelques mois de relation, m'a annoncé que je devais arrêter de voyager et de sortir au cinéma le soir. «Avec moi, il faudra être à la maison la plupart du temps.» J'ai éclaté de rire et je suis parti, en lui disant de se trouver un gentil comptable. Elle a fini avec un notaire. Ce que je veux dire, c'est que si vous avez l'intention de contrôler votre partenaire, ou d'être contrôlé, le couple peut être quelque chose d'emprisonnant. Mais comme je refuse de me laisser emprisonner, et ne souhaite pas emprisonner les autres...

«Toutes ces grandes questions sans réponse» s'ouvre et se ferme sur des scènes de neige et de glace: deux éléments indispensables à toute leçon de vie importante?

La neige m'apparaît comme une forme de pureté visuelle. C'est pour cela que j'y suis si sensible. Elle lave le monde de ses saletés pendant quelques précieuses minutes. La vie consiste à trouver un équilibre au cœur de l'instabilité de la vie même. C'est pour cela qu'apprendre à faire du patin à glace au Québec durant l'hiver de mon divorce m'a frappé comme une métaphore intéressante de cette tentative de trouver un équilibre au cœur des ennuis. Ce que nous devons, d'une manière ou d'une autre, faire jour après jour de cette danse vivifiante que nous appelons la vie. ■

«Toutes ces grandes questions sans réponse». De Douglas Kennedy. Belfond, 350 p. Sortie le 5 octobre. «Les fantômes du passé». Omnibus, 1248 p. Comprend: «La femme du V», «Quitter le monde» et «Cet instant-là». Douglas Kennedy sera en Suisse les 21 et 22 octobre: à Genève (Payot Rive Gauche) le 21 à 17 h 30, à Lausanne (petit-déjeuner Livre sur les quais, Hôtel Beau-Rivage) le 22 à 10 h et à Fribourg (Bibliothèque de la Ville) le 22 à 17 h.